RAPPORT D'ACTIVITÉS

Fondation pour plus de vie dans l'art,
& plus d'art dans la vie.

RAPPORT DU FONDATEUR,
exercice 2004-05.

Intro.

L'exercice se caractérise par une activité intensive : le film «La Morsure du Citron» de Jean-François Amiguet (fiction, 26 minutes), le DVD du film «Au Sud des Nuages» du même auteur (fiction, 78 minutes plus making-of et annexes), le documentaire tous médias «Bigmessbook.ch» de Guy Michaud (26 minutes plus annexes), ont procuré à toute l'équipe de la Pitrerie et consorts, d'excellents sujets de recherches sur tous les plans.

Ce rapport commence donc par un grand coup de chapeau, à celles et ceux qui y ont consacré beaucoup de jours et pas mal de nuits blanches.

Intentions.

Mais que cherche-t-on avec tant d'efforts ?... hé bien, tout le monde a pu remarquer que les technologies de l'image et de la communication ont évolué et évoluent encore - au point qu'on aimerait savoir ce qui ne change pas, pour mieux mesurer le chemin parcouru. On veut aussi connaître mieux ce que ces mutations apportent, au plan créatif. Est-ce aussi énorme que le cinéma devenu parlant, par exemple ?... que le microsillon, la stéréo, la vidéo ?... depuis ses débuts en 1967 le soussigné en a connu, des techniques !

Et puis, comme nos métiers sont en grave crise économique, que nous proposent donc les moyens «digitaux» de vraiment neuf, pour produire comme pour vendre ?

Comment utiliser intelligemment ce catalogue de nouveautés ?... qu'elles changent les moeurs c'est déjà fait - et pas fini, de loin. On ne peut pas compter sur le marché, encore moins sur les commerçants, pour voir plus loin que le tiroir-caisse. Quant aux services publics ils sont dorénavant «soumis aux lois du marché». Ces préoccupations culturelles sont donc celles des artistes, et des publics eux-mêmes.

Avec son mécénat plus actif que pécuniaire, la fondation s'est ainsi jointe aux tentatives précitées, comme à d'autres moins exigeantes (pour elle), CD musicaux, sites web, etc. Sans intention commerciale on ne fait pas les mêmes choix... de plus, le piratage facile, le libre accès aux codes sources, rappellent aux consommateurs que la culture est à tout le monde. Tant mieux, mais qu'en est-il de son financement alors ?...

Résultats.

«Au Sud des Nuages» en DVD.

Enjeu : comme beaucoup de long-métrages suisses, celui-ci disposait pour sa diffusion, de très petits moyens. C'est ainsi que Jean-François Amiguet réalisateur, Guy Michaud fondateur, la Fondation et ses alliés entreprirent par la réalisation d'un DVD adéquat, d'améliorer la «visibilité» du film – à tous les sens du terme !

Ce support en effet, permet une universalité de lectures – tous écrans, toutes machines, tous sons – mais en même temps il nous oblige à servir toutes les tailles, toutes les qualités possibles, sans dénaturer le film... ainsi qu'à créer une ergonomie, et proposer des compléments, ici une carte représentant le voyage d'Adrien, un making-of accompagnant le tournage et la liste des succès remportés dans les festivals.

Que ce DVD-là serve à la publication, sera le problème des éditeurs et distributeurs commerciaux dont les prérogatives restent intactes. Le travail déjà fait est évolutif et pourrait servir ultérieurement, à des versions plus sophistiquées en langues et sous-titres, par exemple... en attendant, il est facile et peu coûteux de présenter l'oeuvre aux distributeurs potentiels tous médias.

(À propos, de quel film s'agit-il ?... voir page suivante, article des «Cahiers du cinéma»).

CAHIERS CINEMA de mars 2005 No 599

Au sud des nuages de JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

La prose du Transmongolien

par JEAN-MICHEL FRODON

D'abord, il y a le poids, délibéré, de ces présences. Celles d'hommes vieillissants, paysans, chasseurs, montagnards suisses aux habitudes rassises, aux joies lourdes comme leurs corps, aux gestes lents comme leurs mots. Ils vont tirer le chamois, ils assistent à des combats de reines, des bovidés helvètes, puissants et numérotés, qui s'affrontent corne à corne. Le plus lourd, le plus taiseux, l'Adrien, on le reconnaît, c'est l'acteur Bernard Verley qui joue le rôle de ce fermier d'alpage, déjà taciturne avant de découvrir les symptômes de l'épidémie qui frappe son troupeau. Il le mènera lui même à l'abattage, du même pas compté qui le fait monter dans le car, avec ses trois copains. Ils partent en voyage, ils ont une cagnotte pour ça, mais au lieu d'aller voir les putes à Amsterdam comme d'ordinaire ils vont… prendre le Transsibérien, jusqu'à Pékin. C'est comme ça.

C'est comme ça, on croyait savoir où on était, ça a dévié sans crier gare (même si d'emblée la musique, d'une beauté aux limites de la dissonance, suggérait que quelque chose se tramait). À Lausanne, un plus jeune, citadin, bavard, gaffeur, s'est joint à eux. Bon, cette fois on a compris, ce n'est pas chronique bucolique c'est road-movie comédie, contrastes individuels ici (entre les membres du groupe de voyageurs), contrastes collectifs là (entre eux et les habitants des contrées lointaines qu'ils traverseront), tribulations des Valaisans en Chine. Bernique. *Au sud des nuages* ne prend le train que pour faire dérailler tout programme. On attendait un film trajectoire, ce sera une dissémination, une explosion lente et étrange, une déroute des lignes narratives, des explications géo-socio-trucs aussi bien que des fictions en tous genres.

À peine constituée, la petite troupe commence à se désintégrer, ses membres disparaissent un à un de l'histoire sans plus de façon. Passé Moscou, ne reste qu'Adrien le sombre vacher et le jeunot prolixe (François Morel), avant d'atteindre la Mongolie le voyage devient une sorte de ressac de secousses (visuelles, sentimentales, romanesques, documentaires) qui ne cessent de faire glisser le film – le père Cendrars aurait aimé ça.

Un gros sac en forme de macguffin, des pleurs d'amour perdu, quelques châtaignes macho, une beauté asiatique et contorsionniste, et voilà Oulan Bator, dix minutes d'arrêt, cette fois on a lâché prise, il est clair que ce film-là fait semblant d'être tout simplet pour mieux nous emmener dans d'improbables confins. Au moment où François Morel convole en justes noces avec la belle Mongole, *Au sud des nuages* apparaît comme la manière suisse de dire « carrément à l'Ouest », sauf que c'est à l'Est, tout cela est devenu étonnamment réjouissant, inventif, léger, bien loin des flèchages du début. Mais on n'a encore rien vu, voici Verley seul en piste, et Amiguet qui change de braquet, c'est-à-dire de largeur de voies, et de largeur de voir. Ça, ça prend du temps, on s'inquiète un peu avec le brave Adrien que voilà roulant vers Pékin, on a tort (de s'inquiéter). Sur son orbite irrédentiste, le film n'en finit plus de sortir de sa voie, de ses gonds et de tout ce qu'on voudra. Avec un aplomb imperturbable, en trois coups de baguettes voilà notre Adrien qui décide de rallier le Yunnan (de Pékin, ça fait quand même la traversée d'un continent, chinois qui plus est), histoire d'aller jeter un œil aux vaches du cru, qui lui semblent avoir un air de parenté avec son défunt troupeau – ou un air d'étrangeté, allez savoir.

Ce qui est clair, avant même la magnifique dernière partie de ce périple qui ne cesse de désarçonner et de gagner en attrait, en émotion, en mystère, à mesure qu'il progresse vers tout et rien, mais regarde avec douceur et précision tout ce qui passe à portée de son regard, souvenirs tendres et tristes inclus, ce qui est clair, donc, est que se joue une belle et forte idée de cinéma. Idée d'aller à la rencontre du monde au détriment de tout lien – psychologique, descriptif ou dramatique, idée d'une aventure sans doute du tournage, en tout cas de la vision du film. Cette aventure là est sans tape-à-l'œil, sans explosion ni *special effects*. En moins d'une heure et demie, c'est l'aventure d'être au monde, un monde vaste plus qu'on ne peut l'imaginer, et pourtant dont les points les plus éloignés peuvent trouver leur proximité, leur cousinage, leur accointance, sans faire mine de se ressembler pour autant.

Alors on se retrouve à l'aube assis sur un banc, à raconter ses amours de jeunesse à une très belle femme miao qui n'y entend que pouic. Et c'est bien. ■

Au sud des nuages de Jean-François Amiguet. Cahiers page 33

AU SUD DES NUAGES

Suisse, 2003	
Réalisation :	Jean-François Amiguet
Scénario :	Anne Gunthier, Jean-François Amiguet
Image :	Hugues Ryffel
Son :	Jean-François Musy
Musique :	Laurence Revey, Stimmhorn
Montage :	Valérie Loiseleux
Interprétation :	Bernard Verley, François Morel, Maurice Aufaire, Ariunzaya Tsogoo
Production :	Jean-Luc Michaus
Distribution :	Cinéma Public Films
Durée :	1 h 21
Sortie :	16 mars

«La Morsure du Citron» – le film.

Enjeu : la fondation avait contribué à la réalisation d'une vidéo intégrale, du spectacle mis en scène par Eléonore d'Yl à partir du monologue écrit par François Chaffin. Jean-François Amiguet ayant vu la pièce, souhaitait l'adapter en forme cinématographique. Pour Guy Michaud qui avait fait la vidéo, l'adaptation de cette oeuvre sur plusieurs médias successifs était une aventure du plus vif intérêt.

Il fut choisi de photographier sur pellicule fixe l'acteur du théâtre, Jean-René Dubulluit, dans les décors souterrains des forts militaires de Follateyres et Commeires, adéquats au propos selon le metteur en scène : en fait on se rapprochait du film d'animation, avec toute une bande son à réaliser de toutes pièces, à partir d'images fixes, noir-blanc !

Un cinéaste confirmé n'aurait-il plus le droit de sortir des sentiers battus ?... depuis qu'elle existe, la Pitrerie déjà avant la Fondation, a toujours préféré les tentatives, aventures, expériences dont on ne connaît le résultat qu'après avoir parcouru le chemin.

Le montage digital permet, de nos jours, de travailler des images argentiques en tirant parti de leur très haute qualité – et même de revenir au film pour finir, si la distribution l'exige. Avec le «Citron» on pouvait mesurer les limites de l'artisanat, le coût du travail par rapport à celui des machines par exemple, donc notre marge d'autoproduction relative à une oeuvre expérimentale comme celle-ci.

Synopsis de «La Morsure du Citron».

Le médecin le lui annonce, formel et définitif : il va perdre progressivement la vue jusqu'à une totale cécité. Arsène Klop, comédien, hâbleur, débordant de vie ne peut se résoudre à accepter cette inéluctable noirceur qui va l'envahir. Il ne veut pas, s'insurge, gueule, ne comprend pas cette épreuve que lui impose la vie !

Pour cet homme et comme pour chacun d'entre nous, la perte de l'un des sens est une atteinte au vécu quotidien, aux habitudes, aux rapports avec autrui, avec les objets, les espaces, la rue... et bien sûr, avec son métier de comédien.

Arsène redessine alors son futur et s'invente des souvenirs, joyeux ou douloureux. Le beau alterne avec le moins beau, le rire avec les pleurs, l'humour avec le cynisme.

«Bigmessbook.ch».

Enjeu : en changeant de siècle, nous avons changé de Progrès encore une fois... s'ensuit un chaos – le *big mess,* bien réel, bien normal puisqu'on s'adapte tous à de nouvelles conditions. Documenter le phénomène, était à la base l'idée de Guy Michaud qui possédait dans ses archives personnelles, de merveilleux exemples pour une mini-série «tous médias».

Il fut prévu de travailler plutôt avec les traces des personnages, leurs documents ou leurs façades, et la «virtualité» de leurs actes, que sur les personnages eux-mêmes – ainsi quelques irruptions du réel, fluides de trafic ou de cours d'eau notamment, remettraient l'espace et le temps à leurs places.

Pour ceci, toutes les sources : images fixes argentiques ou vidéo, vidéo animée, illustrations souvent animées, écrans d'ordinateurs, documents d'époque, de bureau ou de presse, sont mises à contribution. Les techniques expérimentées pour le «Citron» y sont fort utiles.

Côté son, peu de synchro, beaucoup de commentaires et dialogues off, s'agrémentent de bruitages tendant vers une musicalité – ou d'une musique fondée sur des bruits. Depuis des années, la «noise music» fait partie des cultures coutumières de la Pitrerie.

Quant au premier sujet choisi : les télécommunications, l'Histoire avait encore quelques mots à dire avant qu'on puisse boucler le scénario. Les autres projets consommant la majeure partie du temps disponible, apportent aussi leur contribution aux recherches nécessaires à la réalisation du pilote «Bigmessbook». Hâtons nous donc lentement !

À noter qu'internet sera sans doute le seul vecteur capable de donner à cette mini-série, une plateforme de diffusion certes gratuite, mais parfaitement indépendante. Qu'elle débouche par la suite sur d'autres médias, payants peut-être, ne sera pas entravé pour si peu puisqu'aucune réputation ne précède l'ouvrage...

(Mais quelle histoire raconte-t-on ?... voir synopsis ci-dessous).

Synopsis du «Bigmessbook.ch» - pilote.

La ligne en cuivre *nous sert depuis cent cinquante ans à communiquer à la surface de notre planète. Depuis ses studios de télévision en montagne, l'abonné Michaud rencontre quelques sérieuses difficultés - de communication précisément, avec son fournisseur Swisscom.*

Sous la brusque menace d'une coupure de ligne qu'il trouve injustifiée, Michaud embarque avec son assistant Léo, en Citroën Pluriel orange - simplement pour se rapprocher de Swisscom, selon l'incontournable slogan de cette joyeuse compagnie.

À la recherche des Headquarters, on découvre le CD de Swisscom et ses facultés cartographiques. Mais nos cinéastes n'auront pas d'interview de Monsieur Jens Alder, CEO de Swisscom : leur courrier qui annonçait le tournage, a été refusé.

Qu'importe !... l'Histoire poursuit son cours et le monopole de Swisscom sur ses lignes en cuivre est bien menacé ; les technologies modernes évoluent si vite qu'on ne reçoit plus que des messages désirés, ou qu'on ne voyage plus que pour le plaisir...

Pour remettre à Swisscom une réclamation, le voyage virtuel ne suffit pas et les courriers retournent à l'expéditeur : parcourir réellement le chemin et en faire un film, c'est aussi pour raconter une histoire vraie, inscrite dans notre époque de mutations.

Léo livrant l'objet à Monsieur Jens Alder, lui précise que sur la cassette il reste encore toute la place pour ses réponses !

Pédagogie.

L'École professionnelle des arts contemporains de Saxon, département «nouveaux médias», et la fondation organisaient depuis quelques années à la Pitrerie, des stages et des projections. L'objet de ces sessions était de procurer aux étudiants quelques bases en photographie, couleur, éclairage et caméra(s), comme de leur montrer quelques films remarquablement atypiques, en présence du réalisateur quand possible.

Faute de temps et de moyens, nous avons dû suspendre cette activité pourtant importante, tant pour l'école et ses étudiants que pour la fondation. Cette situation repose le sempiternel problème d'argent auquel les petits moyens du fondateur ne permettent pas d'échapper.

La réflexion s'impose, d'autant plus que de nouvelles possibilités d'hébergement aux Mayens-de-Sion facilitent dorénavant l'organisation de stages honnêtement bon marché, et que nous disposons pour le cinéma comme dans d'autres arts, d'intervenants confirmés de haut niveau.

Représentation.

Depuis des années j'annonçais qu'on allait mieux représenter la Pitrerie sur internet ; mais l'ombre offre un climat favorable au travail – raison pour laquelle on n'a guère attiré vers nous les projecteurs, qui nous eussent valu quelques dizaines d'e-mails quotidiens auxquels il eût fallu répondre. On n'a pas le personnel pour ça.

On travaille beaucoup avec peu d'argent, donc il faut choisir à quelles tâches on dédie nos petits moyens. Ceci dit, on finira bien par céder aux séductions du Progrès et édifier enfin cette annexe virtuelle à la Pitrerie réelle, dont nous rêvons depuis longtemps !

Rappelons ici aussi, que le travail de représentation doit déboucher sur des possibilités de financement extérieur : commercial, privé, public, selon les stratégies que nous aurons su mettre au point. C'est une de ses fonctions vitales.

Or la sempiternelle question d'argent occupe tout le monde, une réflexion est engagée dans notre pays comme partout, sur la culture et son financement *(voir annexes)*. La Pitrerie et la Fondation depuis toujours, croyaient à l'autoproduction et au mécénat actif.

Quand ces sources formidables ne suffisent pas, il faut séduire ou provoquer – c'est pareil, vendre et se vendre, inéluctablement. En d'autres mots, traitons la représentation avec autant de soin et de professionalisme que tout le reste !

Remerciements.

Si la Pitrerie était un film on écrirait ici un générique de fin - mais elle est bien vivante, bien réelle, toute ressemblance est assurée avec les personnages vivants ou décédés dont les contributions ont modelé ces lieux et animé la vie foisonnante qu'ils hébergent.

Devant le nombre et la qualité je m'incline, et renonce à faire une liste qui prendrait des pages, sachant que chacune ou chacun se retrouvera dans ces lignes. Ma reconnaissance va d'abord sans doute, au confort humain dans lequel nous vivons ici.

Les difficultés qui furent rencontrées cet exercice, auraient pu générer du stress et des conflits sans fin !... chacune, chacun a choisi de les aborder et de les résoudre, si rudes soient-elles, plutôt que d'épuiser l'enthousiasme dont on se nourrit.

C'est un choix, collectif et salvateur. Le mécénat actif est une formule magique, qui ne résoud pas les problèmes de financement de la culture mais procure avec peu d'argent, beaucoup de satisfactions à de nombreux protagonistes !

Conclusions & annexes.

Les limites sont étroites : face au financement de la culture nous sommes désemparés. Mais le travail on sait le faire, c'est notre force comme celle de n'importe quelle entreprise - même culturelle...

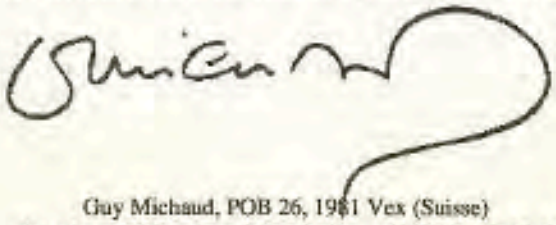
Combien ça coûte, une Pitrerie pareille ?... jusqu'ici quelque 60 mille francs annuels, entretien du Domaine et de ses Studios compris, tout de la poche du fondateur ; cet exercice, plutôt 90 mille compte tenu des diverses productions en cours.

Au mieux, on «pèse» donc un 50 millième de ce que dépense la Culture suisse !... *small is beautiful* certes, et c'est à cette échelle d'humilité que le fondateur annexe au présent rapport, quelques citations.

Trois points de vues sur la situation générale, historique et contemporaine de la culture, pour illustrer mieux que je pourrais le faire, le contexte sociologique et politique de notre humble travail : des points d'orientation, sûrement utiles à comprendre notre démarche.

S'il reste des questions ou des remarques, le soussigné s'en réjouit.

Dans l'attente donc de vous lire, ou de vous écouter,



Guy Michaud, POB 26, 1981 Vex (Suisse)
répondeur téléphonique & facsimile : +41(0)27 207 27 00
e-mail : mediaservice@pitrerie.ch

Citations.

Pierre Bourdieu : «Les chances de survie de la culture».

Dans le quotidien helvétique *Tages Anzeiger*, 08/12/99. Traduction française de Marie Meert, pour *Les Pages Bourdieu.*

Pierre Bourdieu (1930-2002) fut le sociologue le plus renommé de France. Depuis 1981 il était professeur au Collège de France. Parmi ses publications les plus célèbres, *La Distinction* (1979) et *La misère du monde* (1993), où il intervient en critique impitoyable du néolibéralisme.

Les grandes œuvres n'ont pu naître que parce que leurs créateurs ont pris leurs distances d'avec la logique du profit. Réflexions sur le pouvoir du marché et des médias et sur la résistance de la culture.

Est-il encore possible aujourd'hui, et pour combien de temps encore, de parler d'activités culturelles et de culture en général ? Il me semble que la logique de plus en plus poussée de la vitesse et du bénéfice, qui s'exprime dans la lutte pour le profit maximum en un minimum de temps – comme dans l'audimat de la télévision, les chiffres des ventes en librairie et dans la presse, et le nombre de visiteurs pour les nouveaux films – est inconciliable avec l'idée de culture. Si les conditions écologiques de l'art dont parlait Ernst Gombrich sont détruites, l'art et la culture les suivront de près.

Je rappelle ce qu'il est advenu du cinéma italien, naguère l'un des meilleurs au monde et qui survit aujourd'hui grâce à une poignée de réalisateurs, du cinéma allemand ou d'Europe de l'est. Je rappelle la longue crise du film d'auteur qui a disparu des circuits de distribution, ainsi que le destin de la radio culturelle, de plus en plus liquidée de nos jours au nom de la modernité, de l'audimat et d'un pacte occulte avec le nouveau monde des médias.

Suprématie de la grosse distribution.

Mais on ne comprendra pas ce que signifie la marchandisation de la culture tant qu'on ne se souvient pas comment sont nés les univers de la production culturelle, que nous considérons comme universels dans le champ des arts plastiques, de la littérature ou du cinéma. Toutes ces œuvres telles qu'elles sont exposées aujourd'hui dans les musées, toutes les créations littéraires qui sont devenues pour nous des classiques, tous les films qui sont conservés dans les cinémathèques, sont le produit du travail collectif d'univers sociaux qui ont pu se développer peu à peu en se détachant des lois du monde quotidien et en particulier de la logique du profit.

Un exemple fera mieux comprendre : le peintre du quattrocentodevait – on le sait grâce aux contrats conservés – s'imposer à son commanditaire afin que son œuvre ne soit pas traitée comme une simple marchandise, évaluée à sa taille et au prix des couleurs utilisées ; il devait lutter pour le droit de pouvoir signer son œuvre, le droit donc d'être traité comme un auteur, ces droits que l'on n'appelle « droits d'auteur » que depuis peu (et pour lesquels Beethoven aussi avait déjà combattu) ; il devait lutter pour l'unicité, la valeur de cette œuvre, de même que des critiques, des biographes et une histoire de l'art née tardivement, afin de s'imposer comme artiste, comme « créateur ».

Tout cela est aujourd'hui menacé, à une époque où l'œuvre d'art n'est plus perçue que comme marchandise. Les combats actuels des réalisateurs pour leur droit au final cut *et contre le producteur exigeant de prendre la dernière décision sur l'œuvre, ces combats sont l'exact pendant de la lutte des peintres au quattrocento. Il aura fallu presque cinq cents ans pour conquérir le droit de choisir librement les couleurs, la manière de s'en servir, et enfin, en tout dernier lieu, le droit de choisir librement le sujet, tandis qu'on le faisait disparaître, comme dans l'art abstrait, au grand dam des commanditaires bourgeois. Il fallait aussi pour le développement du cinéma d'auteur, tout un univers social, des petites salles projection et des cinémathèques montrant des films « classiques » et fréquentées surtout par les étudiants, des cinéclubs créés par des profs de philo enthousiastes, des critiques compétents comme dans les* Cahiers du Cinéma, *et enfin des réalisateurs qui ont appris leur métier en voyant et revoyant des films qu'ils commentaient ensuite dans les* Cahiers. *Il fallait qu'il y ait tout un milieu social dans lequel un certain cinéma pouvait être valorisé et reconnu.*

Ce sont précisément ces univers sociaux qui sont menacés aujourd'hui par l'avancée du cinéma commercial et la suprématie des gros distributeurs, avec lesquels tout producteur, sauf s'il assume lui-même la distribution, doit toujours compter. Au terme d'une longue évolution, ils se trouvent aujourd'hui dans une involution, une régression, un retour à des situations antérieures : d'œuvre à marchandise, d'auteur à ingénieur qui épuise toutes les possibilités techniques, aligne des effets spectaculaires, engage la star appropriée, le tout extrêmement coûteux, pour surprendre ou satisfaire les attentes immédiates du spectateur (que l'on tente souvent de préparer avec l'aide d'autres techniciens, les spécialistes du marketing).

Que faire ?

Réintroduire la prépondérance des « affaires » dans des univers qui ne sont nés que peu à peu et contre elles, signifie mettre en danger les plus magnifiques créations de l'humanité, l'art, la littérature, même la science. Je ne pense pas que quelqu'un puisse vraiment vouloir cela. Aussi je me suis rappelé la fameuse formule de Platon, selon laquelle personne n'est mauvais de plein gré. S'il est vrai que les puissances de la technologie, alliées aux forces de l'économie, la loi du profit et de la concurrence, menacent la culture, que peut-on faire pour contrer ce mouvement ? Que peut-on faire pour conforter ceux

qui ne peuvent subsister que dans le long terme, ceux qui, comme les impressionnistes, travaillent pour un marché futur.

J'aimerais bien vous convaincre que la lutte pour un profit maximum et immédiat ne veut pas nécessairement dire, lorsqu'il s'agit d'images, de livres ou de films, suivre une logique de l'intérêt bien compris. Si chasse au profit maximum veut dire tenter d'atteindre un public maximum, cela signifie courir le risque de perdre un public actuel sans pouvoir en gagner un autre – perdre un public proportionnellement limité de gens qui lisent beaucoup et fréquentent musées, théâtres et cinémas, sans gagner de nouveaux lecteurs ou spectateurs dans la durée.

Le microcosme des producteurs.

Quand on sait que dans les pays développés au moins, la durée et l'étendue de la formation scolaire et le niveau de formation général continuent d'augmenter et que toutes les pratiques qui leur sont intimement liées restent donc en vigueur, on pourrait aussi songer qu'une politique d'investissements économiques dans les produits et les producteurs culturels qui présentent toutes les « caractéristiques de qualité » nécessaires, serait payante au moins à moyen terme et même dans une perspective économique.

Et c'est d'ailleurs pourquoi il ne s'agit pas non plus de choisir entre « globalisation », – c'est-à-dire soumission aux lois des « affaires », suprématie du commercial qui est toujours l'adversaire de ce que, à peu près partout, on entend par culture – et défense des cultures nationales ou de telle ou telle apparition d'un nationalisme ou régionalisme culturel.

Le kitsch de la « globalisation » commerciale – jeans, coca-cola ou feuilletons mélo, ou le gros film commercial à effets spéciaux ou encore la « world fiction » – est présent partout face aux créations de l'internationale littéraire, artistique ou cinématographique, dont la capitale ne représente en aucun cas – même si Paris l'a été longtemps et l'est peut-être encore – le refuge d'une tradition nationale de l'internationalisme artistique, pas plus que Londres ou New York. Car tout comme Joyce, Faulkner, Kafka, Beckett ou Gombrowicz – irlandais, américain, tchèque ou polonais – ont été marqués par Paris, de même, une multitude de réalisateurs contemporains comme Kaurismäki, Manoel de Oliveira, Satiajit-Ray, Kieslowski, Woody Allen, Kiarostami et beaucoup d'autres n'existeraient pas comme ils existent, sans cette internationale littéraire, artistique et cinématographique dont le siège social est à Paris, sans doute parce que, pour des motifs purement historiques, le microcosme de producteurs et de récepteurs qui était indispensable à sa survie et nécessitait une évolution longue, n'a pu survivre que de cette manière.

(...)

Pierre Bourdieu

Citations (suite).

L'Etat des lieux.

Le magazine économique *Bilan* no 176 du 23 février 2005, publie une couverture et un sujet intitulés : «Ras-le-bol des artistes assistés – l'Etat doit-il décider de la culture ?»... extraits, de pensées recueillies pour cette occasion.

Ben, artiste engagé (couverture de *Bilan*).

Je ne supporte pas l'attitude de ces artistes qui passent leur temps à demander des subventions. Ils oublient que la création est le but à atteindre (Bilan no 176, page 40).

Pascal Couchepin, ministre.

L'Etat doit se comporter en mécène de la culture, en la soutenant sans rien attendre en retour. Cette philosophie est à l'opposé de celle de l'Etat sponsor qui finance la culture en lui demandant un soutien politique en retour (40èmes journées de Soleure, 24.1.05).

Les mesures les plus efficaces pour stimuler la demande sont celles qui donnent aux citoyens le goût de consommer plus de culture (op. cit., page 42).

Une chose, qui serait une vision, au sens non psychiatrique du terme, serait d'avoir une sorte de Jeunesse et Culture comme on a Jeunesse et Sport (op. cit.,page 42).

Lorsque la culture régresse, c'est la porte ouverte à l'intolérance, et pour finir, à la violence (Séminaire, «Culture d'Etat vs. liberté artistique, Zurich», 5.2.05).

Xavier Comtesse, directeur romand d'Avenir suisse.

Ce qu'il faut à la Suisse, c'est une culture plus forte, plus innovatrice, plus musclée (...) La culture ne doit pas être la primauté de l'Etat. Je rappelle tout de même qu'il existe un pan de culture non subventionnée qui fonctionne parfaitement bien (op. cit., page 37).

«Si j'étais raisonnable, je n'aurais jamais construit quelque chose de pareil». *Quatorze ans après sa disparition, le cofondateur et premier architecte de la Pitrerie photographié ici devant sa maison des Schtroumpfs à Genève (alors presque achevée), en couverture du Tages Anzeiger Magazin du 2 juin 1984, nous rappelle qu'un immense courage artistique fut à l'époque, fort utile à résoudre concrètement les problèmes bien réels des sociologues ou des politiciens genevois... sans oublier les ouvriers constructeurs, ni finalement les usagers dont nous avions alors, filmé l'enthousiasme d'habiter là, pour pas cher (12 à 18% de leur revenu).*

Mais comme Oscar Niemeyer qui dut quitter le Brésil après en avoir construit la capitale, ***Christian Hunziker (1926-1991)*** *fut très mal récompensé de ses services. Sans doute ne fut-il pas assez «raisonnable», lui qui voulait «construire dans la joie, des palais pour tout le monde» ?...*